

À LIRE

«TERRANETTOYONS» LA TERRE AU LIEU DE TERRAFORMER MARS

La conquête de la planète rouge par les petits hommes de la planète bleue, Sylvia Ekström n'y croit pas une seconde. Et la chercheuse au Département d'astronomie (Faculté des sciences) le fait savoir dans *Nous ne vivons pas sur Mars, ni ailleurs*, cosigné avec Javier G. Nombela et préfacé par Michel Mayor, Prix Nobel de physique 2019. Certes, l'idée de la conquête spatiale

en général et de la colonisation d'autres planètes en particulier fait rêver et a généré quantité de romans de science-fiction parmi lesquels de véritables chefs-d'œuvre. Mais elle a aussi convaincu certains de passer du songe à la réalité. Il existe en effet aujourd'hui plusieurs programmes qui envisagent sérieusement d'envoyer des êtres humains s'installer sur la planète voisine. Il y a celui de la NASA (l'agence spatiale états-unienne) qui, en collaboration avec l'ESA (son homologue européenne), a déjà réfléchi aux différentes étapes technologiques et expéditionnaires à franchir avant d'y parvenir tout en admettant que «c'est compliqué». Et il y a ceux de la Mars Society, de Mars

One ou encore de SpaceX et de son inépuisable PDG, Elon Musk, sans parler des aspirations chinoises et russes en la matière mais dont on ne sait rien. Espérant remettre l'église au milieu du village et la

Terre au milieu d'un vaste Cosmos parfaitement hostile à toute forme de vie, Sylvia Ekström passe en revue les difficultés insurmontables d'une telle entreprise et détruit, point par point, les différentes propositions plus ou moins détaillées qui ont été rendues publiques. Que ce soit le voyage aller, l'«amarsissage», l'éventuel trajet retour, le séjour sur place ou encore l'utopique et colossal projet de terraformage de Mars, rien ne trouve grâce à ses yeux. Mais ce rejet catégorique de la possibilité que l'être humain devienne un jour, à coups de milliards de dollars, une espèce multiplanétaire, comme l'espère Elon Musk, sert aussi une autre cause dont on essaye de nous distraire. Celle de prendre soin du seul vaisseau cosmique que l'on ne possédera jamais pour qu'il continue à assurer notre survie dans le futur. **AV**

«*Nous ne vivons pas sur Mars, ni ailleurs*», par Sylvia Ekström et Javier G. Nombela, Éd. Favre 2020, 220 pages.



ENTRE LES BLOCS DE LA GUERRE FROIDE

L'histoire de la guerre froide a souvent été réduite aux conflits opposant les dirigeants des deux « Grands » (États-Unis et Union soviétique) et leurs appareils respectifs (CIA d'un côté, KGB de l'autre). Au fil d'une enquête très fouillée, Sandrine Kott, professeure au Département d'histoire générale (Faculté des lettres), s'aventure entre les blocs pour explorer un champ moins défriché : celui des organisations internationales. Se basant sur un corpus de sources extrêmement étoffé comprenant non seulement les archives des organisations du système onusien mais aussi celles de nombreuses organisations non intergouvernementales, de grandes fondations américaines ou encore d'associations anticommunistes, l'historienne montre qu'il existait une réelle porosité entre les deux camps ennemis. Au travers de quelques intellectuels progressistes poussés par la volonté d'«organiser le monde» de manière plus juste, les idées circulaient, donnant naissance à un foisonnement d'initiatives qui favorisaient une influence réciproque pas forcément attendue ni souhaitée. Des points de contact physiques – Genève, Vienne, la Yougoslavie – existaient également, autorisant toutes sortes d'échanges entre diplomates, experts, syndicalistes, militants, acteurs économiques ou culturels. Enfin, l'arène internationale a aussi permis aux pays du Sud ainsi qu'aux «non alignés» de faire entendre leur voix et de déplacer les équilibres de manière significative dans des domaines comme le développement ou les droits de l'homme.

VM

«*Organiser le monde. Une autre histoire de la guerre froide*», par Sandrine Kott, Éd. du Seuil, 328 p.



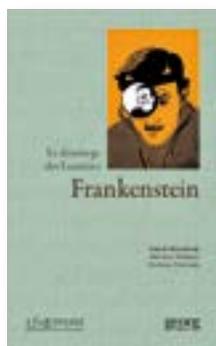
SILKE GRABHERR, OU L'ART DE FAIRE PARLER LES MORTS

Habitée à murmurer à l'oreille des chevaux (elle a été championne de dressage hippique à 18 ans), Silke Grabherr est depuis passée maîtresse dans l'art de faire parler les morts. Professeure à la Faculté de médecine et directrice du Centre universitaire romand de médecine légale, elle a notamment mis au point une méthode d'autopsie virtuelle aujourd'hui utilisée dans le monde entier. Au-delà des clichés véhiculés par les



nombreuses séries TV consacrées aux « experts » en thanatologie, elle donne avec ce bref ouvrage un aperçu de ce qui constitue la réalité de la profession de légiste. Au fil d'un récit mené tambour battant, le lecteur y découvrira les différents actes pratiqués sur une scène de crime où chaque élément potentiellement utile à l'enquête doit être scrupuleusement documenté. Il suivra ensuite le cadavre sur la table d'autopsie où sont réalisés divers examens complémentaires, notamment en matière de toxicologie, puis au laboratoire, où la possibilité d'identifier des individus grâce à des analyses génétiques a récemment entraîné une révolution des pratiques. Silke Grabherr présente également les nouvelles opportunités offertes par l'imagerie post mortem dans l'élucidation des causes de la mort, sans oublier d'évoquer le rapport aux vivants : ces proches en attente de réponses, mais aussi ces victimes dont il faut non seulement examiner les blessures mais aussi entendre la souffrance. De ce périple aux frontières de la vie, on retiendra encore que le légiste ne fait jamais cavalier seul. Chaque enquête mobilise ainsi une dizaine de personnes – policiers, procureur, juge d'instruction, expert-es scientifiques, assistant-es et médecins –, qui y apportent leur expertise personnelle. « Comme dans un puzzle, résume l'auteure, chacun-e apporte sa pièce. » VM

« La mort n'est que le début... de l'enquête du médecin légiste », par Silke Grabherr, Éd. Favre, 160 p.



FRANKENSTEIN LE MODERNE

Né à Genève en 1816 sous la plume de Mary Shelley, Frankenstein continue d'interroger les limites du savoir, de la foi, du bon, du beau et du juste dans nos sociétés. Sous la houlette du prof. Michel Porret (Faculté des lettres), cet ouvrage réunit une vingtaine de spécialistes du monde francophone au chevet du « monstre ».

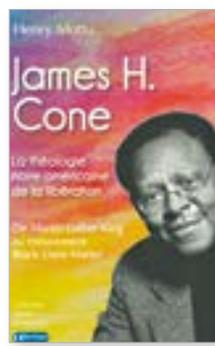
« Frankenstein, le démiurge des Lumières », par Michel Porret et Olinda Testori, Éd. Georg, 352 p.



L'ŒUVRE HELVÉTIQUE DE PAUL BAIROCH

Maître de l'histoire économique comparée, Paul Bairoch, qui a longtemps enseigné à l'Université de Genève, a consacré pas moins de huit études au « cas » suisse. Des travaux aujourd'hui réédités par deux de ses anciens collaborateurs qui n'ont rien perdu de leur pertinence ni de leur actualité.

« Le miracle suisse selon Paul Bairoch », par Bouda Etemad et Jean Batou (eds.), Éd. Droz, 202 p.



AUX SOURCES DE LA « BLACK THEOLOGY »

À l'heure du mouvement *Black Lives Matter*, Henry Mottu (Faculté de théologie) dresse le portrait de James Hal Cone, qu'il a côtoyé à New York dans les années 1970. Cone a été un des premiers à envisager la question de l'émancipation des Noirs d'un point de vue strictement théologique.

« James H. Cone. La théologie noire américaine de la libération », par Henry Mottu, Éd. Olivétan, 155 p.



L'ALPHABET DE L'INTÉGRITÉ

Largement reconnue pour ses travaux sur le plagiat, Michelle Bergadaà, professeure honoraire à la Faculté d'économie et de management, revient avec cet ouvrage sur trente-cinq ans de carrière académique. Un parcours de recherche et d'action qui l'a conduite à traquer les « délinquants de la connaissance ».

« Le Temps: entre science et création », par Michelle Bergadaà, EMS Management & Société, 156 p.